

## Travers Sociaux

### IX

#### FIANCÉS.

On est convenu de dire beaucoup de bien de la manière dont se font en ce pays les alliances. Par contre, il est de mise de flétrir celles qui s'appellent mariages de raison.

Ces mariages en effet sont tout-à fait à l'antipode des nôtres, et malgré la préférence généralement accordée à ces derniers, j'hésite à suivre le courant et à trouver nos coutumes excellentes.

Dites-moi vous-mêmes ce qui vous paraît meilleur d'un mariage de raison ou d'un mariage... déraisonnable. Les mariages d'amour courent de grands risques de mériter ce qualificatif.

A la réflexion, on comprend que les premiers soient plus sûrs, justement parce qu'on s'y fait *une raison* et qu'on suit non pas un entraînement aveugle, mais l'inspiration de la sagesse.

Et tenez, voulez vous que je vous le dise franchement ? Au fond, je n'aime ni les uns ni les autres, et sur ce chapitre je suis partisan du juste milieu. L'une de ces unions ressemble trop à un calcul, l'autre trop à une folie.

Ne blasphémons pas contre Cupidon, et donnons lui son dû en admettant que dans tout bon mariage il doit entrer beaucoup d'amour et un peu de raison.

Seulement, comme il serait téméraire de demander tout cela aux jeunes gens qui dans cette affaire sont parties contractantes, il est entendu que les fiancés se chargent de la partie sentimentale et que l'autre contingent, c'est-à-dire la part de raison, est fourni par les parents.

Ce petit arrangement suppose de la sagesse d'une part et de la soumission de l'autre. La sagesse, la clairvoyance ne manquent pas où elles sont nécessaires, mais ces précieuses qualités voient leurs bons effets paralysés par la complète indépendance des jeunes filles en ce qui touche leurs histoires de cœur. Ce domaine intime est pour les pères et les mères comme un sanctuaire inviolable qu'ils croiraient profaner en essayant seulement de voir ce qui s'y passe.

Et leur sollicitude, qui ne peut pourtant pas se désintéresser du sort de l'enfant chérie, en est

réduite aux conjectures basées sur les faits extérieurs.

Par un phénomène assez compréhensible, il suffit qu'une inclination se déclare dans le cœur d'une ingénue pour que tout de suite une réserve se glisse entre elle et sa mère. Des confidences, ses amies, ses sœurs peut-être en recevront, mais les parents, jamais plus.

Cela s'explique par le fait que les premiers incidents de ces romans peu sérieux au début, et dont le dénouement n'est pas toujours le mariage, sont de ces événements puérils pour les gens d'âge, mais qu'on confie à ses camarades, à ceux de sa génération qui seuls peuvent comprendre tout ce qu'il y a d'éloquence dans un soupir poussé d'une certaine façon, de signification dans un regard rapide, et de profondeur dans une phrase en apparence insignifiante.

Puis on prend le pli de ces cachotteries innocentes, et l'on s'y tient par habitude quand les choses prennent une tournure plus grave.

J'ai connu un père dans la situation du Micawber de Charles Dickens, et qui — tenu dans l'ignorance d'un événement de nature à l'intéresser au plus haut point — demandait à sa fille affairée à l'achat de son trousseau :

— Est-ce que je serai invité à la noce ?

Les parents abdiquent trop facilement leur autorité devant le premier caprice de cœur de leur fillette.

Ils ont d'abord une révolte du bon sens et des velléités d'être sévères. La jeune fille trop précoce, qui affiche avec un petit prétendant sans moustache des manières de fiancée et se pavane gravement dans les rues à toute heure du jour en compagnie d'un échappé de l'université, est assez rudement rabrouée, et reçoit la défense de cesser ce manège ridicule. Mais comme, en général, on est peu pratique, et qu'on ne se préoccupe pas d'écarter radicalement les occasions que ces enfants ont de se rencontrer ; comme on continue de laisser l'écolière aller seule à ses cours quand on doit supposer qu'elle ne manquera pas de trouver sur son chemin